

Les Amis de la Vallée de Cleurie

HOMMAGE A JEAN SALTEL la disparition du « conteur vosgien »



Jean Saltel, écrivain et conteur
de Bouvacôte

La cascade de Tendon



Jean Saltel, qui nous a quittés en décembre 2000, était une grande figure de la Vallée de Cleurie.

Pourtant c'est à Marseille qu'en 1924 il vit le jour, quoique sa famille ait été de souche vosgienne.

De sa vie, on retiendra tout d'abord son arrestation par la Gestapo, alors que, Secrétaire de mairie à Varangeville, il était entré dans le réseau FTP de résistance. Par pudeur, il parla peu de sa déportation à Buchenwald, préférant nous livrer des anecdotes, notamment dans sa nouvelle "La Putain de Nancy".

Attiré par l'aventure, il gagna l'Afrique où il travailla pendant onze ans en qualité de conducteur de travaux aux Ponts et Chaussées sur les grands chantiers du Gabon et de la Côte d'Ivoire. L'âme africaine a de quoi fasciner. Jean Saltel observa et interrogea sur les coutumes, les croyances et les habitudes de vie des peuples au milieu desquels il vécut. Mais, à ma connaissance, il ne transforma pas en récit, hormis le conte d'Aminita, l'expérience et les connaissances qu'il avait accumulées.

C'est lorsqu'il vint s'établir à Champdray en 1961, village dans lequel son épouse était devenue institutrice, qu'il devient le gardien des traditions vosgiennes, le conteur des Hauts, le chantre de cette terre dont il s'était épris. Il écrivait "Avec un village, nos chemins se sont croisés. Un village haut perché ayant du ciel la quotidienne compagnie et des nuages les processions d'espoir de ses générations successives."

Lorsque l'épouse prit sa retraite, le couple acquit la pauvre ferme de Colas Hocquaux en haut du vallon de Berlingoutte et la transforma en une demeure chaleureuse et agréable, un havre de paix propice à la contemplation et à la poésie.

De Jean Saltel, on disait volontiers à Bouvacôte qu'il était un homme bon et généreux, instruit mais simple, accueillant et chaleureux, mais un homme qui "n'aimait pas les curés".

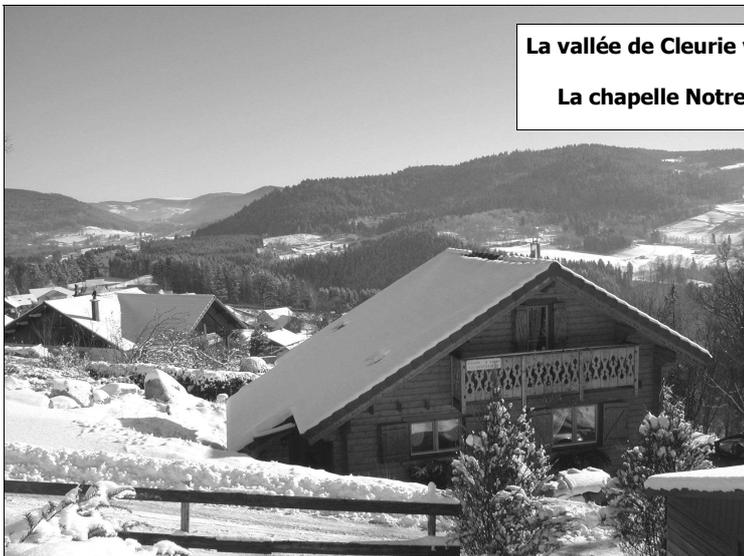
Ce qu'il reprochait "aux curés", c'est d'avoir altéré et masqué l'âme vosgienne en substituant aux antiques fêtes populaires des fêtes religieuses. "Dès que tu grattes un peu la légende chrétienne, disait-il, dans sa nouvelle "Veuse de loup...", tu ne tardes pas à t'apercevoir qu'elle n'est que la pelure de la légende antique." Il était reconnaissant à Xavier Thiriart d'avoir, malgré son attachement aux pratiques religieuses, recueilli les traditions, même fortement teintées de paganisme, en usage dans la vallée de Cleurie.

Il ajoutait : "les Rogations, quelles sont-elles, sinon la survivance de cérémonies celtiques se voulant favorables à la culture... N'as-tu pas comme moi le sentiment précis de fêtes païennes égarées dans le giron d'une église débordante d'avidité."

Il était convaincu que l'âme vosgienne était aussi riche et digne d'intérêt que le génie des peuples africains qu'il avait côtoyés. C'est pourquoi il aimait aller visiter les anciens et les écouter avec attention, considérant qu'ils étaient les dépositaires d'un véritable trésor

La vallée de Cleurie vers le Hohneck

La chapelle Notre Dame du Tholy



qu'eux mêmes n'imaginaient pas posséder.

Le propre du conteur est de raconter des histoires. Jean Saltel aimait parler du passé des vosgiens à tous ceux qui venaient chez lui. Distingué des Palmes Académiques en raison de ses qualités de pédagogue, il confiait aux journalistes : "Les enfants venaient me voir chez moi. Je leur livrais des après-midi de contes. Je leur parlais des traditions vosgiennes, de leurs origines, de la culture celtique."

Il avait aussi le souci de s'adresser au public des Hauts en publiant ses contes, causeries et silhouettes dans les journaux qui leur étaient familiers, les Annonces des Hautes Vosges, l'Écho des Vosges et la Liberté de l'Est. Il écrivit également une pièce de théâtre "Le Confessionnal", le scénario et les dialogues pour FR 3 de "La Lanterne des Morts" et les textes des ouvrages qu'il signa avec les photographes Couchouron et Liévaux "La Tradition dans le cycle des Feux" et "Les Eaux Vives des Vosges". Il rassembla enfin plusieurs nouvelles dans ses "Contes du Trait de Feu", dont "la Légende du Trou de l'Enfer", qui a été couronnée par le Prix Moselly.

Son souci n'est pas tout d'abord de devenir un écrivain reconnu, ce que son talent lui aurait permis, mais de révéler au public vosgien la richesse de son passé, de ses traditions, de sa culture.

C'est ainsi qu'il encouragea les projets des Ménestrels de Gérardmer, qu'il se lança dans l'aventure du Joston, l'almanach vosgien,

qui donna à beaucoup le goût d'écrire, qu'il encouragea tous ceux qui exprimaient d'une manière ou d'une autre cette richesse du génie vosgien.

Pour expliquer les légendes vosgiennes, il fit appel à un personnage imaginaire qu'il nomma Mémé Bûche, c'est à dire la grand-mère des bûcherons, celle qui a gardé en mémoire le secret de toutes choses. Il écrivait : "Mémé Bûche est une ou plusieurs personnes à la fois, puisqu'elle représente la somme des récits, histoires et légendes, pratiques et coutumes collationnés auprès de nombreux vosgiens habitant le plus souvent sur les Hauts". Il mit en scène sa Mémé-Bûche au travers de dialogues, à la manière des conversations qui avaient cours aux temps des veillées.

C'est ainsi qu'il exposa ce que furent autrefois le dayement, le donage, l'arbre de mai, les feux de la Saint Jean, les Sotrés, la bûche de Noël... Il n'oublia pas de parsemer ses dialogues d'anecdotes savoureuses qu'il avait recueillies chez les anciens.

On ne peut, en relisant les textes qu'il nous a laissés, que se réjouir et lui être reconnaissant d'avoir parlé de nos paysages, de nos coutumes, de nos anciens avec tant de poésie et de talent. Voici comment il a chanté nos montagnes en hiver dans "La Nuit de Balthazar" : "Tandis que sous son magnifique drap de lit la montagne est assoupie, la forêt de sapins en bonnet de nuit refuse le sommeil et fait rempart au froid.

Venant du Ponant, le vent la chevauche fièrement en s'imprégnant d'une tonique odeur de résine...".

Quant à ses contes, ils sont pleins de finesse, d'humour et de tendresse. Ainsi, il raconte dans "Le mélèze aux oiseaux" la création du premier oiseau. "Quand Dieu surplomba la région des Lacs, il trouva le paysage si beau qu'il se dit dans sa bonne tête : " C'est diablement joli, ici !" il ne serait pas mauvais qu'un regard vivant contemple chaque jour d'en haut cette pure beauté de la terre... Il inventa alors l'oiseau, cette petite boule de plumes vivante, aussi légère que la brise...".

Il est donc parti rejoindre son rêve d'une nature éternelle dans laquelle l'homme trouve harmonieusement sa place. Cette sensibilité panthéiste, il l'a exprimé dans "Les géants des Magiciens". J'aime la forêt depuis toujours, pour son état de permanence... Un jour, il m'est arrivé de ressentir la vie des arbres comme une force vive, active, presque magique... Tout autour de moi, la forêt était douce, reposante, maternelle... Il me sembla n'être qu'une parcelle de vie au milieu de la vie même. Un sentiment immense me pénétra, me toucha le cœur comme une brûlure, le sentiment du toujours, le seul qui s'oppose à la mort, parce qu'il n'a ni commencement ni fin. Une véritable sensation d'éternité."

Bernard CUNIN

